

l'année 1901. D'abord, au mois d'octobre, le chef lui-même aurait demandé à la voir. Elle se serait rendue à l'hôtel de Ville, et Legault aurait requis son assistance dans une cause en voie de préparation. Elle aurait promis de donner toutes les informations possibles, ajoutant qu'en retour elle voulait être protégée par la police, préférant même payer \$25.00 par mois pour éviter des condamnations qui, chaque fois, la mettaient dans le chemin; elle offrit de payer au chef cette somme mensuellement, moyennant protection efficace. Legault aurait accepté en disant: "Oui, certainement, on va faire tout possible pour se rendre utile pour vous." Elle partit néanmoins sans rien donner à cette entrevue, mais au premier novembre, une française de sa société lui aurait dit, faisant allusion à une arrestation récente de la Brazier: "Vous êtes malchanceuse vous êtes toujours arrêtée: vous ne donnez pas assez de gallet!" Alors elle se décida à aller retrouver le chef, munie cette fois de \$25.00, en billets de banque, qu'il accepta d'elle en disant: "C'est entre nous autres, n'en parlez pas." C'était vers le 15 novembre.

Vers le 10 ou le 11 décembre, troisième visite au chef pour lui porter encore son argent comme la première fois, lui disant: "Vous voyez que vous n'êtes pas troublée. Vous ne le serez pas si vous faites comme je vais vous dire." Sur la promesse de la Brazier d'être bien docile, il lui aurait tracé un projet de conduite et indiqué les règles qu'elle devait suivre dans la tenue de sa maison. Elle ajouta qu'elle a observé ce règlement, et que malgré cela elle a été arrêtée en janvier 1902 et obligée de plaider coupable.

Sur contre-interrogatoire, elle change quelque peu la mention des dates. Ainsi, c'est le 10 ou le 20 décembre, peut-être le 21, peut-être le 18 qu'elle a fait sa troisième visite et son deuxième paiement, et non pas le 10 ou le 15. Elle affirme que chaque visite au chef, dans son bureau privé, a duré de (20) vingt minutes à une demi-heure, et que c'est tous les jours vers quatre heures de l'après-midi qu'elle s'y est rendue.

Legault, dans son témoignage, oppose un démenti formel et énergique à l'histoire de ces trois visites et à l'affirmation de cette femme qu'il aurait accepté d'elle les sommes d'argent qu'elle mentionne. Il a bien vu cette femme une seule fois, dans son bureau, mais dans les circonstances suivantes qu'il rapporte: la première fois, en juillet 1901, elle est venue se plaindre de la conduite de deux constables, un peu éméchés, qui auraient fait du bruit chez elle; et la seconde fois, en octobre de la même année, il l'aurait fait demander pour savoir d'elle s'il était vrai, ainsi qu'on le lui avait rapporté, qu'un détective avait voulu la faire chanter, demandant \$50.00 sous menace d'arrestation immédiate. Elle aurait répondu affirmativement, ajoutant cependant qu'elle n'avait pas de témoins. Legault lui aurait alors conseillé, si le détective revenait à la charge, de lui donner les \$50.00 de son témoin, afin de le faire tomber dans le piège, le chef promettant qu'elle ne perdrait rien, et que les \$50.00 lui seraient remboursés. Elle n'est jamais revenue, et le chef n'a jamais cru à son histoire.

Je ne crois pas plus à celle qu'elle a racontée à la Cour. Pas un témoin, pas un fait, pas un indice, qui confirme ce récit de la femme Brazier, qui appartient, comme Marie Desjardins, à cette catégorie de témoins qui ne peuvent et ne doivent pas être crus par les tribunaux, sans une corroboration qui fait ici complètement défaut.

Sur le tout, j'en viens à la conclusion d'exonérer complètement et honorablement David Legault des accusations infamantes portées contre lui par les prostituées Marie Desjardins et Emma Bougie (femme Brazier).

III.—ACCUSATIONS CONTRE TREFFLÉ O. BELLEFLEUR

Philomène Hogue, veuve Cléophas Beauvais, âgée de 45 ans, est la dénonciatrice en cette affaire. Cette femme a perdu son mari en avril 1897. Elle avoue avoir constamment tenu une maison de prostitution depuis quinze à vingt ans, c'est-à-dire que du vivant de son époux, elle tenait cette maison avec lui. Elle exploite actuellement un logement No 13½ de la rue Perrault, où elle s'est installée depuis peu, après avoir été chassée de la rue Saint-Timothée, où elle a exercé la même industrie pendant au moins douze ans. Elle admet avoir tenu avant cela semblable maison sur la rue Cadieux.

La rue Saint-Timothée était un véritable nid de prostitution, un repaire de filles perdues, de souteneurs, de racleurs, de voleurs et d'assommeurs nocturnes.

C'était, au dire de l'inspecteur Lamouche, et d'autres té-

gault en la rue 1901. The first time, in the month of October, the Chief himself sent for her. She went to the City Hall, and Legault required her assistance in a case in course of preparation. She promised to give all possible information, adding that, in return, she wanted to be protected by the police, preferring even to pay \$25 per month in order to avoid condemnations, which, each time, troubled her; she offered to pay this sum to the Chief every month, provided she should be efficiently protected. Legault accepted and said to her: "Yes, certainly, we will do all in our power to be useful to you." She went away, however, without giving anything to Legault at this interview, but on the 1st November, a French-woman of her society said to her, alluding to a recent arrest of the woman Brazier: "You are unlucky, you are constantly arrested; you do not give enough hoodle." She thereupon decided to again go and see the Chief, bringing with her this time \$25 in bank-notes, which he accepted from her, saying: "This is between ourselves; do not say a word about it." This was about the 15th November. About the 10th or 11th December, she made a third visit to the Chief and offered him a further sum of \$25, which he again accepted, saying to her: "You see that you are not troubled. You will not be molested if you do as I tell you." On the promise of the Brazier woman to be very docile, he laid down for her a line of conduct and indicated the rules she was to follow in the management of her house. She adds that she complied with these rules, and that in spite of this, she was arrested in January 1902 and forced to plead guilty.

In cross-examination, she somewhat changes the dates. Thus, it was on the 10th or 20th December, perhaps on the 21st, perhaps on the 18th, that she made her third visit and her second payment, and not on the 10th or 15th. She asserts that each visit to the Chief, in his private office, lasted from 20 minutes to half hour, and that it was always about 4 p. m., that she went there.

Legault, in his evidence, opposes a formal and emphatic denial to the story of these three visits and to the statement of the woman that he accepted from her the sums of money she mentions. He admits having met the woman in his office, a couple of times, but under the following circumstances, which he relates:—The first time, in July 1901, she came to complain of the behaviour of two constables, somewhat tipsy, who had made some noise in her house; and the second time, in October of the same year, she came to her in order to know whether it was true, as reported to him, that a detective had tried to blackmail her, by asking her to give him \$50 under threat of immediate arrest. She answered in the affirmative, adding, however, that she had no witnesses. Legault then advised her, in the event of the detective again asking her for money, to give him the \$50 in the presence of witnesses, in order to catch him in the snare, the Chief promising that she would not lose anything and that the \$50 would be refunded to her. She did not come back and the Chief never believed her story. Nor do I believe the story she told before the Court. There is not a single witness, not a single fact, not a single indication which confirms the statements of the Brazier woman, and which Marie Desjardins, to that class of witnesses who cannot and must not be believed by the courts, without a corroboration which is completely wanting here.

On the whole, I come to the conclusion of completely and honorably exonerating David Legault from the infamous charges laid against him by the prostitutes Marie Desjardins and Emma Bougie (Brazier woman).

III.—CHARGES AGAINST TREFFLÉ O. BELLEFLEUR.

Philomène Hogue, widow of Cléophas Beauvais, 45 years of age, is the accuser in this case. This woman lost her husband in April 1897. She admits having constantly kept a bawdy-house for some 15 to 20 years; that is to say that during the life-time of her husband, she was keeping such kind of places with him. She now keeps an ill fame house at No 13½ Perrault Lane, where she has recently taken up her abode—after having been expelled from St Timothy St., where she had been carrying on the same industry for at least 12 years. She also admits having kept, before that, a similar house at Cadieux St. St. Timothy St. was a real nest of prostitution, the resort of wanton women, supporters, procurers, robbers and nocturnal foot-pads.

It was, according to the statements made by Inspector